Les Délices du campus ou le douloureux exil

Trois grandes écoles parisiennes face à leur transfert (1950-1980)

Exquisite campus or excruciating exile. Three prestigious university institutes confronted with transfer from Paris to the suburbs, 1950-1980

Lustiges Campusleben oder beklagenswertes Exil? Zum Umzug dreier Pariser Eliteschulen in die Vorstädte (1950-1980)

Christian Hottin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/721>

DOI : 10.4000/histoire-education.721

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2004

Pagination : 267-293

ISBN : 2-7342-0984-5

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Christian Hottin, « Les Délices du campus ou le douloureux exil », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 102 | 2004, mis en ligne le 02 janvier 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/721> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.721>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

Les Délices du campus ou le douloureux exil

Trois grandes écoles parisiennes face à leur transfert (1950-1980)

Exquisite campus or excruciating exile. Three prestigious university institutes confronted with transfer from Paris to the suburbs, 1950-1980

Lustiges Campusleben oder beklagenswertes Exil? Zum Umzug dreier Pariser Eliteschulen in die Vorstädte (1950-1980)

Christian Hottin

Cet article est issu d'une recherche menée avec Sabine Delanes en 1999. À l'occasion de sa parution, il m'est agréable de le lui dédier.

- 1 L'École normale supérieure établie à Fontenay-aux-Roses depuis 1880 a été délocalisée à Lyon en 2000. Dès 1998, se rendant sur les lieux destinés aux futures installations, un groupe d'étudiants avait découvert une usine promise à la destruction et le quartier de Gerland, en pleine restructuration. Dans l'esprit de ces jeunes historiens naquit l'idée d'un film qui capterait les traces d'une identité ouvrière et d'une lutte sociale récente. La dynamique enclenchée par la sortie d'*Attaches*¹ en 2000 s'est prolongée en 2003 par une exposition et un livre, *Baraques*², consacré aux bidonvilles de La Mouche-Gerland. Cette histoire n'est pas seulement celle de chercheurs mettant à jour de nouvelles archives audiovisuelles et photographiques. Face au transfert apparaissant à certains normaliens comme un déracinement, il s'agissait aussi « d'un rite initiatique pour les nouveaux arrivants, soucieux d'apprendre certaines des règles et des contraintes qui régissaient le nouvel espace où ils allaient s'installer »³. Le transfert d'une institution implantée depuis longtemps sur un même site suscite des débats au sein d'une collectivité. Outre les promotions en cours, il implique professeurs et anciens élèves, et appelle des réponses collectives. La recherche d'une continuité dans le temps soigne les blessures de la rupture dans l'espace.

- 2 En retraçant le transfert de trois écoles (HEC, Centrale et Polytechnique), de Paris vers sa périphérie, entre 1950 et 1980, on distinguera l'attitude spécifique de chaque institution au sein d'un mouvement d'ensemble et on mettra en évidence les jeux de « regards croisés » qui ont influencé localisations ou aménagements. On voudrait aussi restituer la diversité des réactions humaines : après de longues périodes de stabilité qui voient naître une relation étroite entre les membres des établissements et leurs locaux⁴, l'expérience du déménagement, en brisant les repères du groupe, l'incite à élaborer des stratégies d'adaptation⁵.
- 3 Le choix de l'échantillon appelle des précisions. En effet, les programmes architecturaux ne sont pas strictement comparables, et chaque institution a un statut particulier : privé pour HEC, public pour Centrale et Polytechnique, cette dernière relevant du ministère de la Défense. Ce qui justifie leur rapprochement, c'est moins leur perception comme symboles de réussite sociale⁶ que le permanent jeu de regards croisés qui, dès leur fondation, conduit Centrale à se définir par rapport à Polytechnique, puis HEC à se vouloir « l'École centrale du commerce »⁷, et finalement chacune à se définir par rapport aux autres, ouvertement ou non⁸. Cette émulation joue un rôle dans la réflexion sur les transferts.
- 4 Cette évaluation mutuelle n'est qu'une composante du processus institutionnel. Si celui-ci a des causes ponctuelles, il ne faut toutefois pas le dissocier de la décentralisation d'après 1945. D'autre part, initiatives propres aux institutions et projets étatiques sont étroitement liés. De même, pour les bâtiments, l'intérêt des architectes pour les campus américains répond aux réflexions menées par les dirigeants des écoles (surtout pour l'enseignement, la recherche, la vie collective et la place accordée aux sports). Enfin, c'est dans ce cadre que prend place l'expérience collective du transfert, parfois douloureuse, parfois exaltée, mais jamais neutre.

I. Contextes

- 5 L'aménagement du territoire prend son essor après 1945, notamment avec la création de la DATAR. L'organisation de la Région parisienne est une des préoccupations premières des gouvernements, ce dont témoigne tout particulièrement la création des villes nouvelles. Les propositions de leurs concepteurs sont d'ailleurs proches de celles des architectes et des directeurs d'établissements, qui, passant de locaux étriés à de vastes campus, doivent concevoir dans de nouvelles formes architecturales la continuité des formes de sociabilité. À cette époque apparaît aussi une attitude plus réactive des collectivités humaines vis-à-vis des projets d'urbanisme : protestations face à la destruction des halles de Baltard ou résistance des ouvriers roubaisiens contre la rénovation brutale de leur cadre de vie⁹.
- 6 Il faut également replacer ces transferts dans la géographie historique des établissements d'enseignement supérieur. De la fin du XVIII^e siècle à 1945, on peut opposer la stabilité des facultés, qui s'agrandissent à partir d'un noyau primitif, au « nomadisme » des grandes écoles. Ainsi, l'École des ponts connaît huit implantations successives entre 1747 et 1845¹⁰ ; l'École des chartes en compte quatre entre 1829 et 1897¹¹, et l'École normale, quatre également entre 1795 et 1847¹². À cette période d'errances succède, après 1850, une implantation durable, pérennisée par des embellissements et des extensions. Jusqu'aux années 1880, quelques mouvements s'effectuent encore, mais exclusivement dans Paris, voire sur la seule rive gauche,

bouleversée par les grands travaux des années 1880-1900, qui touchent les facultés comme les lycées, et épuisent les réserves foncières. Cette époque voit aussi les premières implantations en périphérie, à Fontenay (1880), Sèvres (1881) et Saint-Cloud (1882), signes d'une prédilection des nouvelles institutions d'enseignement pour la banlieue sud-ouest. L'attraction pour cette région se poursuit entre 1920 et 1950 : en 1927, Supélec quitte le XV^e arrondissement pour les locaux bâtis à Malakoff par Raimbert et Papet¹³ et une portion méridionale de l'ancienne « Zone » accueille les pavillons de la Cité universitaire. De 1950 à 1970, avec la « massification » de l'enseignement supérieur et la construction de campus « à la française », des centres universitaires sont établis autour de Paris : à Nanterre, Saint-Denis, Villetaneuse et Vincennes. L'intérêt pour le sud-ouest se confirme avec l'implantation de la faculté des sciences à Orsay, et la venue de nombreuses grandes écoles : l'École spéciale des travaux publics et l'École normale supérieure de l'enseignement technique à Cachan, l'Institut national agronomique à Grignon, ainsi que HEC, Centrale et Polytechnique.

- 7 Vers 1950, les trois écoles partagent certaines difficultés matérielles liées à l'étroitesse de leurs locaux, mais leurs histoires architecturales et institutionnelles diffèrent profondément.
- 8 Avant son transfert, Polytechnique occupe un terrain de 3,5 hectares au Quartier Latin¹⁴, site de l'ancien collège de Navarre, où Napoléon l'a installée en 1804. Dès 1848, on envisage de la transporter à Versailles, Meudon ou Saint-Cloud, puis, sous le Second Empire, près du Luxembourg¹⁵, mais en vain. Faisant disparaître les bâtiments médiévaux, son extension se poursuit durant tout le XIX^e siècle, toujours réalisée par l'État. La plus importante campagne de construction est conduite de 1927 à 1937 par les architectes Umbdenstock (un enseignant de l'école) et Tournaire¹⁶. Après 1945, on remplace le bâtiment des bacheliers de Navarre par un édifice destiné à abriter plus d'élèves.
- 9 Contrairement à celles de Polytechnique, les installations de Centrale sont dispersées. Après avoir occupé l'hôtel de Juigné de 1829 à 1884, l'école se fixe sur une étroite parcelle (6 172 m²) derrière le Conservatoire des arts et métiers, dans un bâtiment élevé par deux centraliens, Denfer et Demiduid¹⁷. Bien que donnée à l'État en 1857, elle conserve longtemps une large autonomie financière, manifestée notamment par les apports des membres de la communauté centralienne lors de la construction des laboratoires et ateliers de la rue de Cîteaux. En 1924, lorsqu'elle décide de créer un internat, l'école érige la maison des élèves du boulevard Diderot grâce à un legs et des souscriptions. Outre l'insuffisance de ces différents bâtiments, leur éclatement complique la vie de l'ensemble de l'établissement.
- 10 Enfin, contrairement aux deux autres, HEC n'a connu depuis sa fondation en 1881 que les bâtiments du boulevard Malesherbes¹⁸. Ne comptant à l'origine que deux promotions, elle est presque aussi mal lotie que Centrale, avec un terrain de 5 900 m². Sa superficie s'accroît en 1932 avec l'internat (120, puis 210 chambres), qu'un passage souterrain relie au bâtiment d'enseignement voisin.

II. Les processus de transfert

- 11 Pour les trois écoles, le désir d'accroître le nombre d'étudiants se heurte à une difficulté matérielle (parcelles saturées, locaux inadaptés). Ce n'est pourtant pas la seule explication du transfert : à Polytechnique, la « commission des 400 », créée pour

étudier le passage de 300 à 400 élèves par promotion, conclue en 1961 à la nécessité du déménagement, même en cas de maintien à 300 élèves¹⁹. Elle explique ce choix par l'impossibilité d'avoir, « à effectif constant », des laboratoires adéquats. Le directeur Fougerolle reprend ces arguments pour Centrale²⁰. À HEC, on met l'accent sur le renouvellement des méthodes, argument également présent à Centrale²¹ et à Polytechnique. Cette combinaison de trois facteurs quantitatifs et qualitatifs est donc avancée pour justifier le transfert. Toutefois, l'intervention de l'État a toujours pesé sur les projets en cours (ill. 1).

- 12 HEC semble s'être lancée la première dans l'aventure : dès 1946, on y constate l'inadéquation entre l'enseignement et les équipements (comme le désuet musée des marchandises). Jusqu'en 1950, on tente de mettre en œuvre le programme Lassalle, destiné à moderniser l'école, mais Mayolle, président de la Chambre de commerce et « numéro 2 » du CNPF, évoque les précédents de l'École des travaux publics à Arcueil et de l'École normale supérieure à Cachan pour justifier le déménagement. Il mentionne en outre le fait que Centrale réfléchit à la question²². En 1954, une commission restreinte est chargée d'étudier le transfert. Elle insiste sur la nécessité de « voir grand » et de bâtir « une école de classe internationale »²³, tout en discutant de la mixité et de la réduction de la scolarité à deux ans grâce à l'internat obligatoire, vite abandonnée. En 1958, on choisit le domaine des Mallet à Jouy-en-Josas. La commission juge que « les conditions de distance, de moyens et de type de transport ne sont pas prohibitives » et que « les conditions matérielles, site, eau, sol sont favorables »²⁴. HEC étant un établissement privé lié à la Chambre de commerce, la décision, le financement et le choix de l'architecte René Coulon, échappent à l'action de l'État. Toutefois, le Comité pour la décentralisation des établissements culturels envisage le transfert d'HEC en province ou, à défaut, subordonne le maintien du projet de Jouy à la création d'une école équivalente à Bordeaux ou Marseille. Mais, devant le refus de ces deux villes, il doit y renoncer²⁵. Enfin, des difficultés budgétaires obligent à réduire le projet de six à trois milliards de francs²⁶. Les installations de Jouy sont inaugurées par le général de Gaulle le 9 juillet 1964.

1. Plan de situation des implantations projetées pour les grandes écoles au sudouest de Paris (P. Drouin et J. Fayeton : « Près du parc de Sceaux, la nouvelle école », *Arts et manufactures*, octobre 1967, n° 179, p. 20). Sur ce schéma figurent des implantations projetées qui ne furent pas réalisées (École des ponts et chaussées, ENSTA ou Institut agronomique), et le projet d'autoroute A 10 au départ de Paris, qui devait traverser le plateau de Palaiseau.

- 13 Classée depuis 1946 parmi les établissements d'enseignement supérieur, Centrale ne jouit pas d'une pareille autonomie. Si la réflexion sur le transfert s'y développe à peu près en même temps qu'à HEC, le projet est plus long à aboutir. Il remonte au rapport Sudreau, rendu par l'État en 1955, qui prévoit le départ de nombreuses écoles en province. Il est d'abord question d'une fusion avec l'École centrale de Lyon, puis, devant le refus des deux directeurs, d'une délocalisation à Clermont-Ferrand, Nantes ou Toulouse²⁷. Mais l'établissement rejette le déménagement en province et Fougerolle maintient que « l'air de Paris est pour longtemps encore nécessaire aux "centraux" »²⁸. On recherche alors un site en banlieue : après un échec à Vaucresson, on repère en 1961 un terrain de Châtenay-Malabry, réservé dès avant 1940 pour l'Éducation nationale. Les interventions répétées de Fougerolle et de l'architecte Démaret permettent son attribution à Centrale, qui doit cependant s'occuper elle-même des expropriations²⁹. Entre temps, l'Éducation nationale a désigné les concepteurs du projet : le susnommé Démaret, Pierre Drouin, Jean Fayeton et François Vitale. Ils sont architectes des bâtiments civils et sont « tous des camarades » centraliens³⁰. On retrouve un trait souligné par les historiens de l'établissement : la réalisation de l'école par et pour la communauté. Cette volonté d'indépendance face à l'État se manifeste aussi dans le financement. L'État finance les locaux d'enseignement et les centraliens, la résidence des élèves : la fondation d'une chambre, fixée à 12 000 francs, peut se faire au titre du « 1 % logement » et donne droit à l'inscription du nom du souscripteur sur une plaque³¹. Trois des concepteurs (Vitale, Démaret et Fayeton) meurent pendant les travaux. Drouin les achève avec Michel Herbert, qui n'est pas centralien³². Georges Pompidou inaugure l'école en 1969.

- 14 Le cas de Polytechnique est mieux connu³³ et est différent : l'État y intervient au plus haut niveau. En 1961, une fois admis le principe du transfert, le Premier ministre Michel Debré crée une commission chargée de l'implantation. Edgar Pisani propose en 1963 Palaiseau, d'abord envisagé pour l'Institut national agronomique. Les transferts antérieurs donnent au projet une ampleur inégalée : le voisinage d'HEC, de la faculté d'Orsay, du CNRS et du CEA fait envisager un regroupement massif d'écoles sur le plateau du Moulon (en y ajoutant INA, l'ENSTA, les Écoles des mines, des ponts et des télécoms). Le 22 juillet 1964, un comité interministériel pour l'aménagement de Paris l'approuve. Un projet de cité scientifique prend forme, les établissements devant disposer, en plus de leurs installations, d'un « centre-ville » commun. On envisage à terme une cité de 25 000 personnes³⁴. Quant au projet polytechnicien, il débute en 1966, avec la commission « Transfert » de Louis Armand, chargée du programme architectural. Dans la tradition des opérations de prestige, un concours est lancé³⁵, remporté en 1967 par Henry Pottier, grand prix de Rome³⁶. La suite est moins glorieuse : la cité scientifique, d'abord amoindrie (il n'est plus question en 1972 que du transfert de certaines promotions, voire de simples laboratoires)³⁷, est abandonnée... La construction de l'École polytechnique commence en 1970 ; Valéry Giscard d'Estaing inaugure l'ensemble en 1976, après une sévère crise interne. Estimé à 169 millions de francs en 1969, le coût final des travaux se serait élevé à 378 millions de francs³⁸.
- 15 En résumé, le transfert passe par plusieurs étapes. La première est le choix entre l'extension sur place et le déménagement ; la deuxième, la recherche du lieu adéquat. À HEC comme à l'ECP, la volonté décentralisatrice de l'État s'ajoute à certaines données objectives (isolement, éloignement des centres de décision) pour faire de la « Province » un repoussoir³⁹. L'attention des équipes dirigeantes se porte ensuite sur la définition du « bon emplacement » (on insiste sur la proximité avec Paris et sur la qualité du réseau de transports). Apparemment, la décision du transfert implique *ipso facto* la construction d'un campus, indice de la prégnance du modèle anglo-saxon⁴⁰. Si les raisons du déménagement sont les mêmes, le rôle de l'État et l'indépendance des écoles par rapport à lui constituent des variables importantes : le fort investissement matériel et symbolique des pouvoirs publics à Polytechnique (qui est une forme d'investissement communautaire, étant donné le rôle des polytechniciens dans l'aménagement du territoire) se traduit dans la réflexion préparatoire et le mode de désignation de l'architecte ; inversement, à Centrale, le choix des maîtres d'œuvre et le financement s'inscrivent en partie dans une tradition éprouvée. Enfin, ces projets étant simultanés, les écoles s'influencent réciproquement : après son installation, HEC espère bien tirer parti de son avance sur les autres pour fédérer autour d'elle plusieurs écoles⁴¹, et, dès décembre 1964, la direction de Polytechnique vient visiter Jouy⁴². Par la suite, l'œuvre de Coulon a stimulé les centraliens, conscients de « ne pas pouvoir faire moins bien qu'HEC » et désireux de soutenir la comparaison avec la future École polytechnique⁴³. *A contrario*, des polytechniciens ont invoqué les problèmes humains (en particulier psychologiques) rencontrés à HEC ou Centrale pour maintenir l'X à Paris⁴⁴. Enfin, l'éclat particulier des cérémonies d'inauguration traduit cette émulation constante : à la suite d'HEC, chacun tient à faire inaugurer ses locaux par le président de la République⁴⁵.
- 16 Si la décentralisation est le cadre global des transferts, le campus est, apparemment, la référence architecturale commune des nouveaux établissements.

III. Des campus entre tradition et innovation

- 17 Les campus américains, comme dispositif spatial mais aussi mode de fonctionnement des relations humaines, ont influencé architectes et dirigeants. Sitôt désigné, Coulon part aux États-Unis étudier les dernières réalisations universitaires⁴⁶. L'impact du « voyage d'Amérique » serait également perceptible chez Louis Armand, chargé du transfert de Polytechnique⁴⁷. Toutefois, comme le souligne Marc Nouschi à propos des dirigeants d'HEC, on est en présence d'une admiration globale pour le système d'enseignement américain (méthodes comme architecture⁴⁸ : c'est la « fascination de l'Amérique » analysée par Luc Boltanski⁴⁹, mouvement qui touche toute la vie économique et culturelle de l'époque⁵⁰. Proposer le campus comme modèle architectural implique une rupture radicale avec la référence française essentielle dans ce domaine, celle des collèges jésuites de la Contre-Réforme, adaptée après la Révolution aux lycées, aux écoles supérieures puis aux écoles normales. Si les réalisations de Coulon, de Pottier et des centraliens illustrent cette volonté de changement, on perçoit les limites de leurs innovations, mais aussi la recherche, par-delà les efforts de modernisation, d'une forme de continuité avec le système antérieur.
- 18 Le transfert se traduit avant tout par un accroissement spectaculaire de superficie : 18 hectares pour Centrale ; 110, pour HEC, et 166, pour Polytechnique. Les surfaces développées augmentent considérablement, passant à 71 680 m² pour Centrale et à plus de 107 000 m² pour Polytechnique. En revanche, l'aménagement des sites diffère beaucoup.
- 19 Naturellement boisé et s'étendant en pente douce vers un étang, le site de Jouy est le plus contraignant mais le plus avantageux (ill. 2). Assisté du paysagiste R. Joffet, Coulon a disposé à l'est les onze pavillons de la résidence et, au-delà, les équipements collectifs (restaurants, sports couverts, club des élèves). Le secteur des études se situe à l'opposé, dans la partie occidentale du campus ; amphithéâtres et salles de cours occupent un édifice de plain-pied, long rectangle percé de patios, qu'un passage relie au grand hall, largement éclairé et couvert de marbre. Au-dessus de cet espace de prestige se trouve la bibliothèque. Au-delà, un second passage relie le hall au bâtiment de l'administration⁵¹. Le campus est pareil à une ellipse dont l'enseignement et la vie collective seraient les deux foyers.

2. Maquette du campus d'HEC à Jouy-en-Josas. R. P. A. Coulon, architecte (Arch. CCIP, 2 Fi HEC 107 ; photographie : Jean Biaugeaud). Au premier plan, de gauche à droite : bâtiment de l'administration, grand hall, bâtiment des études. Dans la zone boisée, on reconnaît les onze pavillons des élèves (six petits pour la troisième année, trois moyens pour la deuxième et deux grands pour la première) et les équipements collectifs.

- 20 Implantées sur des terrains plus compacts et nus, les installations de Châtenay et Palaiseau ont été bâties en fonction de logiques respectivement centrifuges et centripètes⁵². Dans un premier projet pour Centrale, le bâtiment de l'administration, doté d'un passage couvert, donnait accès à la cour d'honneur dominée par le monument aux morts, autour de laquelle étaient disposés le centre d'enseignement, la bibliothèque et un côté des laboratoires⁵³. Cette disposition, qui aurait créé un centre de vie collective, a été abandonnée. Dans la version réalisée, la cour d'entrée, sans fonction symbolique car vouée au stationnement, est bordée à l'est par le pavillon de l'administration et dominée au sud par le bâtiment d'enseignement, grand carré de 84 mètres de côté, lui-même percé d'une cour. Le niveau inférieur de l'édifice (ou rez-de-chaussée bas) accueille les amphithéâtres disposés en étoile sous la cour intérieure et bordés d'une vaste galerie de circulation qui communique par de larges escaliers avec le rez-de-chaussée haut. Ce premier niveau accueille également la bibliothèque (ill. 3). Le rez-de-chaussée haut, entièrement vitré, était à l'origine totalement dépourvu de bureaux, et formait une simple cage de verre permettant au visiteur de contempler tout le campus. Au-dessus sont disposés trois étages de salles de cours. Vers le sud, au-delà du bâtiment d'enseignement, se situe le grand stade, cœur « vide » de l'école autour duquel sont disposés les laboratoires et ateliers, le restaurant, le gymnase et la résidence des élèves⁵⁴.
- 21 Obéissant dans ses grandes lignes à une logique inverse, que Michel Herbert qualifie de centripète⁵⁵, le projet de Pottier pour Polytechnique repose sur une succession d'espaces de prestige formant le cœur de l'école. Le plus important est le grand hall⁵⁶, centre du bâtiment d'enseignement et voisin de la rotonde des amphithéâtres

(disposition peut-être inspirée de celle de Centrale) et de la bibliothèque (ill. 4). Depuis ce hall, un escalier conduit à la cour d'honneur, qui longe en pente douce le pavillon de l'administration. Ce large espace découvert, orné du nouveau monument aux morts et du *Conscrit* de Theunissen, est voué aux parades et aux cérémonies officielles ; il ouvre sur le lac artificiel fermant le site au nord. Les autres équipements, à l'exception des logements, sont disposés autour du « centre de prestige » et raccordés à lui par des couloirs ou des galeries vitrées : les principaux sont l'administration, les salles de cours, le grand « peigne » des laboratoires et les restaurants. Au sud, sur le rebord du plateau, sont répartis les logements. L'ensemble est complété par de nombreux parkings et une rocade⁵⁷.

4. Projet d'Henri Pottier pour l'École polytechnique en 1967, projet lauréat du concours (École polytechnique, document non référencé).

1 – Centre de prestige ; 2 – Commandement ; 3 – Élèves ; 4 – Instruction militaire ; 5 – Recherche ; 6 – Alimentation ; 7 – Moyens généraux ; 8 – Petit État-major ; 9 – Service auto ; 10 – Service de santé ; 11 – Logements du personnel ; 12 – Poste de police ; 13 – Lac artificiel ; 14 – Parkings.

- 22 La description de ces dispositifs architecturaux rend manifeste la rupture avec la configuration traditionnelle des grandes écoles. Elle les distingue également de leurs modèles anglo-américains comme des campus universitaires édifiés en France à cette époque. Ce qui les rapproche des uns les éloigne des autres. La référence aux établissements anglo-saxons est alors fréquente pour décrire les nouvelles installations des facultés : ainsi, de manière quasi publicitaire, le campus de La Source, près d'Orléans, est vanté comme un « Oxford à la française ». Pour autant, souvent pauvres en équipements de loisirs ou de vie associative, et dissociés des résidences étudiantes, les campus français des années 1960 se réduisent à des complexes architecturaux au sein desquels l'éparpillement des édifices renvoie à une simple division disciplinaire et non à une différenciation des espaces de vie⁵⁸. En permettant de vivre quasiment en autarcie, nos grandes écoles se différencient donc nettement de ces installations universitaires. Elles se distinguent pareillement des établissements anglais et américains dans leur rapport à la ville : elles ne réalisent ni le modèle de l'université

qui fait corps historiquement avec la cité et s'imbrique étroitement en elle (Oxford et Cambridge constituant le paradigme de ces « villes-universités ») ni celui des « universités-villes » qui forment une cité autonome incluse dans une forme urbaine plus vaste (par exemple, Columbia à New York ou l'ULB de Bruxelles)⁵⁹.

- 23 Nos écoles cherchent au contraire à entretenir une relation distante avec la ville : HEC tourne le dos à Jouy, dont elle est séparée par un parc ; l'entrée principale de Centrale est au nord, alors que le chemin de fer passe au sud ; et Polytechnique n'est accessible que par un long parcours en voiture ou un sentier escarpé. La symbiose entre la ville et le monde des écoles, qui fonctionnait à Paris en dépit d'une architecture « claustrale », n'est plus possible en banlieue, alors même que les architectes souhaitent favoriser une plus grande convivialité : la sociabilité doit désormais se développer « entre soi ». En éloignant les écoles de la capitale, leurs dirigeants ont maintenu (à Polytechnique) ou accentué (à Centrale et HEC) les caractères qui rapprochent ces établissements des « institutions totales » au sens où l'entend Erving Goffman⁶⁰. Mais ces réalisations ne doivent pas être appréciées uniquement à l'aune du tropisme américain. La volonté de moderniser l'enseignement et le souci de créer un cadre de vie confortable sont intimement mêlés à une recherche de continuité dans la transmission d'un esprit collectif propre à l'école, et, sous une forme architecturale moderne, dans la représentation valorisante de l'institution. L'opposition entre « un laboratoire de matière grise et une couveuse d'hommes », évoquée en 1973 à propos de Polytechnique⁶¹, n'est qu'apparente : ces laboratoires doivent être eux-mêmes des « couveuses », voire des couvents, et continuer de fournir à leurs habitants ce sentiment « d'enveloppement continu » qu'évoque Durkheim à propos des collèges jésuites⁶².
- 24 La transformation des conditions de travail se traduit d'abord par une amélioration sensible des conditions matérielles⁶³. On peut évoquer les laboratoires de Drouin pour Centrale, réunis dans un vaste édifice de 180 mètres de long sur 17 mètres de large, divisé en douze sections et complété, à l'arrière, par les laboratoires industriels (six nefs de 17 mètres sur 30). Ce bâtiment est à lui seul aussi vaste que trois étages de l'ancienne école. On constate un effort semblable dans la construction des lieux d'enseignement, puisque, au lieu des trois amphithéâtres parisiens, le rez-de-chaussée de Châtenay en compte sept (dont un de 450 places et deux de 300) (ill. 5)⁶⁴. Mais ces aspects quantitatifs ne sont pas à prendre seuls en compte. L'adaptation de l'architecture aux innovations pédagogiques est particulièrement sensible à HEC, où le transfert est indissociable de la réforme de l'enseignement de 1958. Ses concepteurs tirent les leçons d'une sclérose des méthodes traditionnelles : il faut recruter un corps professoral de haut niveau et développer de nouvelles disciplines⁶⁵. Ils prônent le développement de travaux de groupe au détriment des cours magistraux⁶⁶. Coulon répond à cette attente en multipliant les « comptoirs », petites salles pouvant accueillir de 10 à 25 élèves, équipées d'un mobilier modulable⁶⁷ permettant différentes configurations : salle de classe, table ronde ou petits groupes⁶⁸. Cette réalisation pourrait avoir influencé les centraliens : les premiers projets pour le bâtiment d'enseignement portaient la marque des méthodes parisiennes, et les étages devaient accueillir des « turnes » (salles d'études) ; mais bientôt, les élèves ayant à Châtenay une chambre à leur disposition, de petites salles de cours remplacent les turnes⁶⁹.

5. Bâtiment d'enseignement de l'École centrale à Châtenay-Malabry, en 1999. J. Démaret, P. Drouin, J. Fayeton, Fr. Vitale et M. Herbert, architectes (photographie : Jean-Christophe Doërr, pour AAVP). Vue prise depuis le rez-de-chaussée bas, dans les galeries qui entourent la rotonde des amphithéâtres. L'escalier à droite conduit au rez-de-chaussée haut.

- 25 La conception des logements des élèves donne lieu à maintes réflexions, plus complexes que celles touchant à l'enseignement. Avec les questions de vie collective, est posé le problème de la transposition dans un nouveau contexte des usages créateurs de l'esprit de corps : les concepteurs de Polytechnique envisagent un temps de maintenir le système traditionnel des « caserts » (casernements), d'abord pour toute l'école⁷⁰, puis seulement pour les élèves de première année, afin de développer l'esprit de groupe⁷¹. En définitive, tous les architectes proposent des solutions qui, tout en assurant à chacun une confortable cellule individuelle, garantissent l'insertion de l'individu dans des cercles de vie collective concentriques, le plus vaste étant celui de l'ensemble de la communauté⁷². Les chambres de Centrale et d'HEC ont des superficies assez semblables⁷³ ; dans les deux cas, une douche commune à deux cellules forme un premier niveau de vie partagée. Pour les trois écoles, on trouve à chaque étage d'un pavillon des équipements collectifs (un office à Centrale, une salle de réunion à HEC), qui assurent un deuxième niveau de regroupement. Au-delà, chaque pavillon forme une unité de vie. À Jouy, leur taille varie selon la promotion, les pavillons étant regroupés sur une même zone. Enfin, des équipements communs assurent la cohésion de l'ensemble : le bâtiment médian des élèves de Centrale, traité comme une « rue couverte », est aisément accessible depuis les différents pavillons ; il comporte un théâtre, un bar, trois foyers, une bibliothèque et une salle de bricolage⁷⁴. À plusieurs reprises, des membres des institutions, élèves compris, soulignent les avantages du regroupement collectif et le renforcement des liens qui en découlera⁷⁵. Il faut toutefois, à l'échelle de l'établissement, un lieu susceptible d'accueillir les grands événements au cours desquels l'institution se manifeste dans sa totalité. Cette fonction est assurée à Jouy par le grand hall (ill. 6) ; à Palaiseau, elle est partagée entre le hall et la cour d'honneur qui fait face au lac en forme de bicornes.

6. Entrée du grand hall d'HEC, au début de 1967. R. P. A. Coulon, architecte (Arch. CCIP, 2 Fi HEC 118; photographie : Henrot). Au-dessus de l'entrée principale se trouve la bibliothèque. À l'arrière-plan, on reconnaît le bâtiment de l'administration.

- 26 Enfin, le transfert permet d'affirmer l'importance du sport comme facteur de cohésion⁷⁶ : tel peut être le but de l'organisation du campus de Châtenay, où les installations tournent autour du stade. Ainsi, tous ces moyens matériels réalisent les conditions d'une insertion complète de l'individu au sein du groupe, dans le travail comme dans les loisirs. Un cadre moderne et attrayant remplit dès lors sa fonction d'« enfermement symbolique » aussi bien que les anciens internats ou les casernements vétustes⁷⁷.
- 27 Un semblable souci de continuité dans le changement est perceptible dans les représentations de l'école que souhaitent donner les architectes. Sous un habillage moderne de verre, d'acier et de béton, percent certaines constantes dans l'agencement des espaces. Cela est sensible à Centrale, où le bâtiment d'enseignement a la même forme générale que celui de la rue Montgolfier, et où une entrée est pareillement réservée aux élèves. Il se manifeste encore par le transfert d'œuvres⁷⁸, ou l'attribution aux nouveaux bâtiments de dénominations héritées des anciens⁷⁹. À Polytechnique, plus qu'ailleurs, l'architecture doit exprimer la modernité⁸⁰, mais aussi la puissance de l'école (ill. 7) : les architectes primés ont répondu aux contraintes du concours qui imposait un ensemble « de grande tenue ». Le projet de Pottier n'est pourtant pas le plus monumental : Jacques Langlois et le groupe ACTUA imaginent de placer l'école au bout d'une longue avenue rectiligne débouchant sur une immense cour d'honneur ; placée à droite de l'entrée monumentale, la haute tour de commandement domine le lac artificiel.
- 28 On comprend bien ainsi que « le transfert ne représente pas seulement un déplacement, c'est une étape dans la vie de l'école »⁸¹. Étape nécessairement glorieuse, puisqu'il s'agit d'une affirmation de la modernité (architecturale et technique) de

l'établissement en même temps que d'une expression renouvelée de la continuité de sa grandeur. Reste à apprécier la diversité des réactions suscitées par les transferts.

7. Pavillon de commandement, dit « pavillon Boncourt », de l'École polytechnique à Palaiseau, en 1999. H. Pottier, architecte (photographie : Jean-Christophe Doërr, pour AAVP). Bordé par la cour d'honneur, le pavillon de commandement domine le lac artificiel de l'école.

IV. Enthousiasme, désarrois et révoltes : visages d'une crise de croissance ?

- 29 L'enthousiasme déployé lors des manifestations qui visent à inscrire le transfert dans une vision téléologique de l'histoire de l'école est à placer en regard des réactions variables (souvent d'adhésion, parfois farouchement hostiles) des élèves ou des « anciens ». Cette perception varie selon les écoles et les individus (membres des communautés ou personnel administratif).
- 30 Prenant appui sur les étapes de la construction, les dirigeants des établissements tiennent à manifester la continuité symbolique qui unit anciennes et nouvelles écoles. La pose de la première pierre des locaux de Centrale est un véritable rite de refondation, auquel sont associés les majors des promotions : celui de troisième année lit le parchemin portant les grandes dates de l'école ; le texte est placé avec les médailles de Centrale dans un tube, glissé dans une alvéole de la pierre que le ministre scelle avec le major de deuxième année, tandis que celui de première année tient l'auge à mortier⁸². Par la suite, les périodiques tiennent les membres de la communauté informés de l'avancement des travaux⁸³ et l'iconographie est mise à contribution pour figurer la continuité du destin de l'école : le numéro d'*Arts et Manufactures* consacré à l'inauguration montre les façades des bâtiments successifs (hôtel de Juigné, rue Montgolfier, Châtenay) avec les dates correspondantes⁸⁴. Les inaugurations elles-mêmes sont des cérémonies spectaculaires⁸⁵, dont le prestige est rehaussé par la venue de trois présidents de la République, qui assure à ces événements une couverture de presse exceptionnelle⁸⁶. La nouveauté que constitue le transfert peut être traitée

comme un indice de la continuité de l'esprit pionnier de l'institution et HEC profite de son avance sur les autres pour affirmer : « Ainsi, de même que l'école avait innové en 1881 en s'installant place Malesherbes loin du Quartier latin [...], l'initiative de la CCIP de transférer l'école à Jouy-en-Josas marque une nouvelle étape dans l'organisation scolaire de la région parisienne »⁸⁷.

- 31 L'inauguration passée, les « temps forts » qui rythment la vie du groupe sont utilisés comme autant « d'attaches » pour l'ancrer dans sa nouvelle réalité, tout en le reliant à l'ancienne école. À ce titre, citons le discours du « Boom HEC 1965 »⁸⁸, le premier tenu à Jouy, dans lequel la fête est présentée comme l'acte fondateur de la nouvelle école : « La chance est unique, il faut la saisir avec enthousiasme et sans plus attendre : l'âme d'HEC est à Jouy et le Boom veut en être le symbole [...]. Le premier Boom HEC à Jouy est la concrétisation du désir d'unité qui nous anime tous, il résulte aussi d'un effort pour retrouver dans ces locaux l'essence même de l'esprit HEC traditionnel ». Et enfin, plus explicitement : « Le Boom HEC de 1965 a donc une double mission : celle de marquer le transfert définitif à Jouy-en-Josas de l'âme de l'école, celle enfin de démontrer la permanence de l'esprit HEC qui voit s'offrir à lui des horizons plus vastes encore grâce à ces installations uniques en Europe »⁸⁹. Le thème du transfert sera repris lors du « Boom 1967 », significativement intitulé *Go West*.
- 32 Ces manifestations ne sont pas que des représentations officielles qui masqueraient le désarroi ressenti lors des déménagements : ainsi, le « Boom » est largement organisé par les élèves. La réalité est toutefois plus complexe, puisque des sources font état du malaise des élèves de Jouy, comme Dominique Cros l'a confié à Marc Nouschi : « Nous étions tous obsédés par l'idée de vouloir sortir du campus, assimilé à une espèce de camp de concentration »⁹⁰. De même, la contestation qui naît en 1968, notamment autour d'Antoine Spire, n'épargne pas le mode de vie induit par l'architecture.
- 33 Les réactions varient en outre selon les catégories de personnes concernées : dès l'origine des projets, la question des déplacements du personnel se pose. Les dirigeants d'HEC envisagent les difficultés possibles dans le recrutement des professeurs, en particulier pour ceux du secteur privé⁹¹. Ils étudient aussi le cas des agents techniques et administratifs, indispensables au bon fonctionnement de l'école. La question sera réglée en partie par la construction de logements de fonction⁹², et par l'octroi de primes de déplacement⁹³. Les logements du personnel de Polytechnique sont, quant à eux, établis sur les communes proches (Palaiseau, Villebon ou Les Ulis).
- 34 Pour les membres des communautés, élèves et anciens, les enjeux des conflits sont différents et leur résolution ne prend pas la forme d'une négociation syndicale. Il semblerait qu'il n'y ait pas eu d'opposition massive à HEC ou à Centrale. Alors que le projet est bien avancé, l'association des anciens d'HEC s'inquiète toutefois de l'isolement futur des élèves⁹⁴, craint que l'ESSEC ou l'ESCP, restées à Paris, n'en tirent avantage et suggère de ne se lancer dans l'aventure qu'avec d'autres écoles. Elle conclut en suggérant la mise en place d'un système de consultation semblable à celui de Centrale. On ignore en quoi il consistait ; reste qu'*Arts et Manufactures* ne se fait pas l'écho de grands états d'âme sur le transfert. L'élève Simon Larcher aborde la question avec mesure : tout en se félicitant des communications avec Paris (qui seront, selon lui, meilleures que pour HEC) et en reconnaissant que « les conditions de travail [...] deviendront presque idéales », il évoque les « problèmes psychologiques qui ne vont pas manquer de se poser parmi les élèves lors du transfert »⁹⁵.

- 35 À Polytechnique, les tensions sont plus importantes, et très révélatrices de l'identification de l'école aux anciens bâtiments. Elles émanent surtout des anciens élèves, les promotions en cours n'ayant guère manifesté d'avis⁹⁶. La crise n'intervient pourtant que lorsque le chantier est très avancé : entre 1963 et 1972, on ne signale pas d'opposition marquée de la part de la communauté, bien informée du projet par *La Jaune et la Rouge*. En 1963, le rapport Mialaret envisage favorablement le déménagement. En 1968, Jean Majorelle est également pour, à condition qu'une implantation parisienne subsiste et que le transfert concerne aussi d'autres écoles, pour éviter l'isolement d'HEC (il qualifie Jouy de « désert intellectuel »)⁹⁷. Les difficultés rencontrées par le projet de cité scientifique et la peur de voir l'école s'installer seule à Palaiseau semblent être causes du mouvement qui se développe à partir d'une assemblée générale de l'AX (association des anciens élèves) en 1972. Le groupe « X Montagne Sainte-Geneviève » (GXM), regroupant les opposants les plus virulents, entame une vive polémique et devient, à la suite d'un référendum, dominant au sein de l'association. Son action se déploie sans succès mais à grand bruit jusqu'en 1976, en direction des média, du ministère et de Valéry Giscard d'Estaing, un ancien élève⁹⁸.
- 36 Les arguments du GXM sont révélateurs de l'attachement à « l'ancienne école », et du souci de ne pas voir compromise la position éminente de Polytechnique dans la hiérarchie des écoles. Le regard porté sur les autres établissements tient en effet une place importante : on compare « l'exil » de l'X au maintien de l'ENS (dite « privilégiée ») ou de l'ENA à Paris. Les comparaisons avec Centrale et HEC sont nombreuses, soit pour revenir sur l'isolement de la seconde, soit pour marquer que la première ne perdait rien en abandonnant « le triste quadrilatère de la rue Montgolfier »⁹⁹. Enfin, les institutions pressenties pour accompagner Polytechnique à Palaiseau sont également visées, et un courrier évoque même « le mauvais tour » qu'elles voudraient jouer à l'X. Que le chantier soit en cours n'arrête pas ses détracteurs, convaincus que les installations pourraient facilement trouver un autre preneur, par exemple l'ENS de Saint-Cloud. Quant au maintien à Paris, garant des traditions (on parle de la « Maison » qu'elle occupe depuis 1805) comme de l'excellence de l'école, il serait tout à fait réalisable, pour peu qu'on rebâtisse *rationnellement* dans son périmètre. Raymond Panié écrit ainsi en 1973 : « On raserait toutes les constructions et on reconstruirait une école neuve, avec des tours s'il le faut »¹⁰⁰. Si le site de Palaiseau est stigmatisé (« L'X à Palaiseau, c'est l'Académie française à Bécon-les-Bruyères »), celui de Paris est exalté et présenté comme le seul possible (« Nous resterons à Paris, quitte à transformer l'École en Fort Chabrol »)¹⁰¹. La lutte contre le transfert paraît s'affranchir de toute rationalité, et le maintien dans la « Maison » est présenté comme nécessaire à la survie de l'école. Celle-ci serait indissociable de son site, et sans lui ne serait plus elle-même. Le plus étonnant est moins la violence verbale déployée que l'ampleur du phénomène (et la croyance de ses acteurs dans l'efficacité de leur action), ainsi que la forte implication d'individus dans une histoire de l'école perçue comme leur propre histoire, vécue de manière presque charnelle. L'esprit de corps fait chair, en somme.
- 37 L'action du GXM n'a pas empêché le transfert, pas plus que ne s'est produit le désastre redouté. On sait pourtant qu'à Palaiseau comme à Châtenay ou Jouy, l'installation d'importantes communautés de jeunes gens dans des cadres architecturaux que leur modernité même rendait parfois peu accueillants n'est pas allée sans poser des problèmes. Ainsi, à Centrale, on « s'inquiète du manque de structure de la vie de l'école. La disparition de la vie de turne en serait la principale cause », et un enseignant

déplore que « les élèves se trouvent bien dans l'anonymat d'une masse non organisée »¹⁰². À Polytechnique, la commission « Vie à Palaiseau » évoque les conditions de vie des étudiants et reconnaît en 1976 leur isolement : le temps des loisirs se passe presque exclusivement sur place et les déplacements à Paris sont rares¹⁰³. Sur ce terrain vierge de traditions, tout le processus d'appropriation des lieux, qui avait créé en plus de 170 ans une complexe « mythologie » polytechnicienne¹⁰⁴, est à recommencer. Ce travail de vingt ans, analysé par Marc Aymes¹⁰⁵, prendra fin avec le bicentenaire de 1994, qui marque l'entrée du site de Palaiseau dans l'histoire, et donc son acceptation.

- 38 Les caractéristiques des projets et la personnalité des architectes (pour Centrale, on a parlé « d'architecture d'ingénieur ») ont contribué à définir l'originalité de chaque réalisation. Mais en analysant les formes du transfert, le rôle de l'État, les choix fonctionnels et les réactions collectives, on peut insérer le moment du transfert dans la construction de l'identité des groupes et dégager l'originalité de chaque expérience. L'ancienneté de l'implantation de Polytechnique et le surinvestissement symbolique de l'État seraient alors à mettre en relation avec la crise vécue lors du départ¹⁰⁶. À l'autre extrémité du spectre des comportements et des représentations, HEC abandonne sans peine des bâtiments vieux de moins d'un siècle et tente de tirer parti du déménagement en en faisant un symbole du dynamisme de l'établissement (cela est également vérifiable pour Supélec lors de son installation à Gif-sur-Yvette). Entre les deux, Centrale occupe une position médiane, tant du point de vue du rapport à la puissance publique (ambigu depuis la donation à l'État de 1857) que dans la manière de vivre l'événement. Au-delà de ces différences et des transformations architecturales, s'esquisse la recherche d'une continuité de « l'esprit maison », part ineffable du système de reproduction des élites : le transfert et les doutes et refus qu'il suscite, seraient alors les indices d'une crise de croissance de l'institution et de sa mutation réussie.

NOTES

1. *Attaches*, par François Ralle-Andréoli, Eli Commins, Joseph Confavreux, Vincent Lemire et Stéphanie Samson, Los Olivados films – ENS LSH, 2000 (90 min).

2. Vincent Lemire et Stéphanie Samson (dir.) : *Baraques. L'album photographique du dispensaire de La Mouche-Gerland 1929-1936*, Lyon/Cognac, ENS / Le Temps qu'il fait, 2003.

3. Pierre-Yves Saunier : « *Baraques* à l'École normale supérieure de Gerland », *Vingtième Siècle*, n° 80, octobre-décembre 2003, p. 144.

4. Christian Hottin : « Mythologie centralienne, mythologie polytechnicienne », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 1, 1er semestre 2001, pp. 61-74.

5. Pour appréhender cette dimension humaine, les témoignages oraux sont de peu de secours. En revanche, les périodiques donnent des informations : *La Jaune et la Rouge* pour Polytechnique [ci-après : JR], *Arts et Manufactures* pour Centrale [AM], *Hommes et commerces* pour HEC et *Flux* pour Supélec. De la même manière, la connaissance des projets et des réalisations ne peut se faire par la seule consultation des archives; ils sont néanmoins bien connus par la presse architecturale.

6. En 1963, une publicité de la société Rank Xerox choisit un X, un « piston » et un HEC comme modèles du jeune cadre dynamique (Archives de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris [ci-après : Arch. CCIP], 561 W 341).
7. Marc Meuleau : *HEC 1881-1981, Histoire d'une grande école*, Jouy-en-Josas, HEC, 1981, p. 25.
8. Cette forme de relation conduit à l'image d'un « carré d'as » des grandes écoles, aux limites floues, mais qui inclut l'ENA ou l'ENS et exclut Centrale. Voir Jean-Michel Gaillard : *Tu seras président mon fils*, Paris, Ramsay, 1987.
9. Roubaix *Alma-Gare, Lutte urbaine et architecture*, Bruxelles, Éditions de l'Atelier d'art urbain, 1982.
10. Robin Sébille : « Les Ponts et Chaussées », *Universités et grandes écoles à Paris*, Paris, AAVP, 1999, p. 164.
11. Christian Hottin : « L'École des chartes », *ibid.*, pp. 100-101.
12. Serge Benoit : « La rue d'Ulm », *ibid.*, p. 177.
13. Girolamo Ramunni et Michel Sacio : *Cent ans d'histoire de l'École Supérieure d'Électricité (1894-1994)*, Paris, Saxifrage, 1995, pp. 77-83.
14. Surface bâtie : 13496 m²; surface bâtie développée : 62265 m² (Georges Do Hun Chàn : « Comparaison des surfaces de l'École Polytechnique actuelle, de l'École prévue à Palaiseau et de quelques autres grandes écoles », *JR*, novembre 1972, pp. 27-31).
15. Henry établit un grandiose projet de style Renaissance, vite abandonné (Werner Szambien : « Les bâtiments de la Montagne Sainte-Geneviève au XIX^e siècle », *Le Paris des Polytechniciens. Des ingénieurs dans la ville*, Paris, AAVP, 1994, p. 32).
16. Jean-Claude Vigato : « L'agrandissement de l'École, rue Descartes », *ibid.*, pp. 38-43.
17. Laurent Cascaïl, Matthieu Graton et Arnaud Grosjean : « L'École Centrale rue Montgolfier », *Universités et grandes écoles [...]*, *op. cit.*, pp. 133-137.
18. Dès 1877, une enquête sur l'enseignement commercial évoquant le choix entre centralisation et décentralisation préconise l'implantation dans une « petite ville de province, mais peu éloignée de la capitale » (Société nationale d'éducation de Lyon : *Projet de fondation en France d'un institut de hautes études commerciales. Rapport de la commission sur les résultats de l'enquête*, Lyon, 1877, p. 34).
19. « Historique du transfert à Palaiseau », *JR*, novembre 1972, pp. 10-18.
20. Jacques Fougerolle : Préface à *École Centrale des Arts et Manufactures*, Casablanca, R. Lacour, 1959, p. 8.
21. Jacques Fougerolle : « L'École Centrale », *Regards sur la France*, n° 26, août 1965, p. 166.
22. Arch. CCIP, 561 W 339. Rapport sur le transfert du 26 novembre 1954.
23. Arch. CCIP, 561 W 339. Procès-verbal de la commission restreinte, 6 avril et 10 novembre 1954.
24. Arch. CCIP, 561 W 339. Procès-verbal de la commission restreinte, 6 juin 1958.
25. M. Meuleau, *op. cit.*, p. 10.
26. Il a coûté 63 millions de nouveaux francs (estimation donnée en 1981 par M. Meuleau, qui la juge toutefois peu fiable, *ibid.*, p. 78).
27. Entretien avec Pierre Drouin, 6 septembre 1999.
28. J. Fougerolle : préface à *École Centrale [...]*, *op. cit.*, p. 8.
29. Entretien avec P. Drouin, cité.
30. « L'École Centrale à Châtenay-Malabry », *AM*, n° 125, 1962, p. 54. Démaret est chef d'équipe, mais le parti définitif est choisi collégialement : chacun étudie un projet, on les examine en commun et le meilleur est retenu. Ils se répartissent ensuite les missions. L'exécution serait proche des esquisses de Fayeton et Drouin, qui ont proposé des plans « centrifuges » (entretien avec P. Drouin, cité).
31. *AM*, n° 193, 1969, p. 57.
32. Les archives de la construction de l'école se trouvent dans le fonds de Michel Herbert (Arch. nat., CAMT, 2002 053).

33. Neva Brissaud : « Le transfert à Palaiseau », *Le Paris des Polytechniciens* [...], *op. cit.*, pp. 45-49.
34. « Implantation des grandes écoles nationales sur le plateau de Saclay », *Le Moniteur des travaux publics*, 9 janvier 1965, pp. 36-37.
35. Il donne lieu à une exposition (« Transfert de l'École Polytechnique », *JR*, n° 216, juin 1967, pp. 18-31).
36. René Coulon prend également part au concours, et obtient une première mention.
37. André Laure (X 43) : « L'implantation d'un complexe de grandes écoles à Palaiseau. Voies d'accès, urbanisme, méthodes et réalisation », *JR*, novembre 1972, pp. 38-39.
38. N. Brissaud, *op. cit.*, p. 46.
39. On trouve toujours des réactions violentes, malgré l'évolution des transports. En 1996, des tracts diffusés à l'ENS de Fontenay évoquent sa « mort » avec le transfert à Lyon.
40. Pour Polytechnique, le contexte et le programme conduisent pourtant des concurrents à proposer des édifices massifs. Le projet de Jacques Langlois, avec son escalier d'honneur digne de Fontainebleau et ses casernements alignés à la parade s'inscrit, comme Jussieu, dans la tradition des « palais de la Science ».
41. Marc Nouschi : *Histoire et pouvoir d'une grande école*, HEC, Paris, Robert Laffont, 1988, p. 255.
42. Arch. CCIP, 561 W 342. Calendrier des visites de l'École en 1964-1966.
43. Entretien avec Michel Herbert, 13 juillet 1999.
44. Raymond Panié (X 23), à l'assemblée générale du 5 juin 1972 : *JR*, n° 273, 1973, pp. 16-18.
45. Il faut y ajouter une autre réalisation de M. Herbert, Supélec à Gif-sur-Yvette, inaugurée par Valéry Giscard d'Estaing le 19 juin 1976 (*Flux ESE actualités*, n° 21, octobre 1976).
46. « La décentralisation intellectuelle à Jouy-en-Josas », *La Vie collective*, mai 1965, p. 680.
47. Jean-Pierre Callot, Michel Camus, Bernard Esambert (et al.) : *Histoire et prospective de l'École Polytechnique*, Paris et Limoges, Lavauzelles, 1993, p. 181.
48. M. Nouschi, *op. cit.*, p. 34.
49. Luc Boltanski : *Les Cadres, la formation d'un groupe social*, Paris, Éd. de Minuit, 1982, pp. 155-237.
50. Avec les révoltes contre la guerre du Viêt-Nam, le campus apparaît plutôt comme un repoussoir, apportant des arguments aux défenseurs du maintien de Polytechnique à Paris... (Bertrand Villiers (X 38) : « Lettre à monsieur Michel Debré », *JR*, novembre 1972, pp. 6-7).
51. « Jouy-en-Josas. École des HEC », *Techniques et architecture*, mars 1964, pp. 119-121.
52. Entretien avec M. Herbert, cité.
53. « L'École Centrale à Châtenay-Malabry », *AM*, n° 125, 1962, pp. 56-57.
54. Pierre Drouin et Jean Fayeton : « Près du parc de Sceaux, la nouvelle école », *AM*, n° 179, octobre 1967, pp. 20-31.
55. Entretien avec M. Herbert, cité.
56. Le hall voit son prestige rehaussé par des œuvres du 1 % (une composition d'Olivier Debré; *La Froide amante* d'Antoine Poncet) ou du mécénat polytechnicien (*Le Vitrail du Bicentenaire* d'Hervé Loilier ; *Le Monument aux deux cents promotions*, sculpture électronique de Jean-Marc Steyaert et Gilles Roussi).
57. « Le programme de Palaiseau en cours de réalisation », *JR*, novembre 1972, pp. 20-26.
58. Sabine Delanes : « L'architecture universitaire en France, des années de croissance aux années de crise (1960-1980) », *Labyrinthe*, n° 4, automne 1999, pp. 122-124.
59. Voir : *ULB USA, Passé, présent et futur d'une fructueuse collaboration*, Bruxelles, ULB, 1996; et Isabelle Sirjacobs : « Architecture et urbanisme universitaires à Bruxelles », in *Région de Bruxelles-Capitale, Art et architectures publics*, Mardaga, 1999, pp. 54-62.
60. Erving Goffman : *Asiles*, Paris, Éd. de Minuit, 1968, pp. 45-54.
61. *JR*, août-septembre 1973, p. 6.
62. Émile Durkheim : *L'Évolution pédagogique* (1938), cité par M. Nouschi, *op. cit.*, p. 255.
63. Pour l'X, voir Henri Piatier (directeur adjoint) : « Le transfert, son intérêt pour la recherche à l'X », *JR*, novembre 1972, pp. 40-42.

64. P. Drouin et J. Fayeton : *op. cit.*, pp. 22-23.
65. M. Nouschi, *op. cit.*, p. 36.
66. La question est débattue dans *Hommes et commerces* (n° 75, octobre-novembre 1963, pp. 85-100).
67. « Comme un jeu de dominos » (René Coulon : « La nouvelle école HEC », *Hygiène et confort des collectivités*, n° 66, juillet 1964, p. 31).
68. « Jouy-en-Josas. École des HEC », *op. cit.*, p. 121.
69. Entretien avec P. Drouin, cité.
70. Archives de l'École polytechnique [ci-après : Arch. EP], titre 1, section 2, carton 4 bis. Compte rendu de la commission de transfert, 8 février 1966.
71. Arch. EP, titre 1, section 2, carton 4. Compte rendu de la journée d'études sur le transfert, 4 juin 1966, p. 15.
72. Le cas des élèves mariés, très débattu, est pris en compte par des pavillons indépendants.
73. La qualité de l'équipement est supérieure à HEC (loggias individuelles, lambris en niangon).
74. « La maison des élèves », *AM*, n° 179, octobre 1967, pp. 27-31.
75. Par exemple, Simon Larcher : « À propos de la résidence des élèves à Châtenay-Malabry », *ibid.*, pp. 17-19.
76. Pour HEC, on le souligne en rapprochant sports, spectacles et juniors entreprises (M. Nouschi, *op. cit.*, p. 37).
77. Pierre Bourdieu : *La Noblesse d'État, grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Éd. de Minuit, 1989, pp. 121-131 et 176-181.
78. Christian Hottin : *Quand la Sorbonne était peinte*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, pp. 252-253.
79. Des pavillons de Polytechnique sont nommés Joffre et Boncourt, comme deux bâtiments à Paris. Ce choix répond à Louis Armand, qui se demandait comment rappeler dans les futurs locaux le souvenir de l'ancienne école (Arch. EP, titre 1, section 2, carton 4 bis. Procès-verbal de la commission de transfert, 8 février 1966).
80. « Nous avons voulu que [le hall] soit non seulement imposant mais spécifiquement celui d'une école où les mathématiques et techniques règnent en maîtres » (Arch. EP, titre 1, section 2, carton 4. Henri Pottier : « La nouvelle École polytechnique. Considérations architecturales », p. 6).
81. P. Drouin et J. Fayeton, *op. cit.*, p. 25.
82. « Pose de la première pierre de la future École à Châtenay-Malabry, le 24 juin 1965 », *AM*, n° 156, août-septembre 1965, pp. 21-23.
83. En 1968-1969, une rubrique d'AM porte sur le chantier.
84. *AM*, n° 200, septembre 1969. On évoque les architectes disparus : « Comme ils l'auraient voulu leur but est atteint et l'École Centrale se trouve devant de nouvelles espérances ».
85. Première en date, celle d'HEC a probablement servi de référence aux deux autres (Arch. CCIP, 561 W 340).
86. À HEC, une conférence de presse avait précédé l'inauguration (Arch. CCIP, 561 W 339. Conférence de presse, 4 mai 1964). Les articles publiés après l'inauguration sont élogieux (Arch. CCIP, 561 W 340). Photographies : Arch. CCIP, 2 Fi HEC 107 à 193.
87. Arch. CCIP, 561 W 340. Communiqué de presse, 9 juillet 1964.
88. Le Boom est la fête annuelle. On y propose des bars à thème, plusieurs orchestres et animations. Il donne aux élèves l'occasion de trouver des financements auprès des entreprises.
89. « Mais la Nature est là, qui t'invite et qui t'aime », *Boom HEC 1965*, Paris, Lang impr., 1965, p. 33.
90. M. Nouschi, *op. cit.*, p. 255.

91. Arch. CCIP, 561 W 339. Procès-verbal de la commission d'aménagement, 31 mars 1960. Le transfert aurait alors pour effet paradoxal de gêner l'application de la réforme des enseignements, qui prévoyait un appel massif aux praticiens.
92. Arch. CCIP, 561 W 339. Groupe de travail « Transfert HEC », procès-verbal du 20 mars 1962.
93. Entretien avec Pierre Bernable, 17 juin 1999.
94. Arch. CCIP 561 W 339. Lettre de l'association des anciens élèves au directeur, 26 janvier 1960. On parle de « coupure avec le milieu intellectuel parisien ».
95. S. Larcher, *op. cit.*
96. N. Brissaud, *op. cit.*, p. 47.
97. Jean Majorelle (X 13) : « Réflexions sur l'École Polytechnique », *JR*, supplément au n° 232, décembre 1968, pp. 60-61.
98. N. Brissaud, *op. cit.*, p. 46.
99. Raymond Panié (X 23), à l'assemblée générale du 5 juin 1972, *JR*, août-septembre 1972, pp. 16-18.
100. Intervention de Raymond Panié, *JR*, n° 278, février 1973.
101. Il s'agit de deux déclarations du vice-président de l'AX (Jacques Mignon : « Les X contre l'exil à Palaiseau », *Le Point*, 20 octobre 1975, pp. 90-91).
102. Archives de l'ECP, procès-verbal du comité provisoire de direction, 8 décembre 1970. « Examen des structures de la vie collective ».
103. Arch. EP, titre 1, section 2, carton 4 bis. Procès-verbal de la commission « Vie à Palaiseau », 2 juillet 1977.
104. Claudine Billoux : « L'X, l'enfermement ou la fuite », *Universités et grandes écoles [...]*, *op. cit.*, pp. 169-172.
105. Marc Aymes : « Palaiseau, Mythologie des lieux », *ibid.*, pp. 208-212.
106. Polytechnique est la seule à s'être maintenue sur son ancien site, la « boîte à claque » abritant l'AX.

RÉSUMÉS

Entre 1950 et 1980, trois grandes écoles quittent Paris et s'installent en banlieue. Issue d'un processus complexe, la décision du transfert n'entraîne pas seulement un changement de cadre de vie : avec l'installation sur des campus inspirés des réalisations américaines, se transforment les manières d'enseigner et d'apprendre, ainsi que les modes de vie communautaire, tandis que les dirigeants tentent de créer des éléments de continuité entre anciennes et nouvelles installations. Mais ces déménagements sont d'abord des expériences humaines, plus ou moins bien vécues. Là se révèlent les différences entre les écoles, qui ne sont pas seulement liées à la spécificité des enseignements, mais proviennent de leur histoire particulière, de leur composition sociologique et de l'idée qu'elles se font de leur propre personnalité collective. Sur le plan architectural, l'étude met en évidence l'ambiguïté de ces « campus », très différents de leurs modèles anglo-saxons et des réalisations universitaires françaises de la même période.

Between 1950 and 1980 three prestigious university institutes moved from Paris to the suburbs. Resulting from a complex decisional process, the transfer brought in its wake more than just a change in surroundings. The move onto campuses based on American models was accompanied by changes in the teaching and learning practices, as well as to the way the community lived

together. During this time, the directors tried to establish continuity between old and new. However, these moves are, first and foremost, human experiences, some better accepted than others. This is where the difference between the institutions becomes clear. It is not just a matter of the characteristics of each curriculum, the difference is rooted in the individual histories, the sociological composition and the idea each institute has of its own particular identity. In the architectural domain, this study highlights the ambiguity of these campuses that are so different from the Anglo-Saxon model and French university construction of the period.

Zwischen 1950 und 1980 werden drei französische Eliteschulen (*Grandes Écoles*) von der Stadt Paris in deren Vororte verlegt. Der in einem komplizierten Verfahren entschiedene Standortwechsel bringt nicht nur eine Veränderung der Arbeitsumgebung mit sich : mit dem Umzug auf einen an amerikanischen Vorbildern orientierten Campus ändern sich die Rahmenbedingungen des Lehrens und Lernens ebenso wie die Formen des Zusammenlebens; und obwohl sich die Leiter der betroffenen Einrichtungen um die Wahrung von Kontinuitätsformen zwischen altem und neuem Standort bemühen, bleibt der Umzug eine menschliche Erfahrung, die mehr oder weniger positiv erlebt wird. Gerade dabei offenbaren sich Unterschiede zwischen den einzelnen Schulen, die nicht allein auf deren spezifische Lehrinhalte zurückzuführen sind. Sie erklären sich vielmehr auch durch die jeweils eigene Geschichte der betroffenen Einrichtungen, durch den sozialen Hintergrund ihres Zielpublikums und durch die daraus resultierende, Gruppenidentität stiftende Profilbildung. In architektonischer Hinsicht streicht der Beitrag den ambivalenten Charakter dieser Campusuniversitäten heraus, die sich deutlich von ihren angelsächsischen Vorbildern, aber auch von anderen zur gleichen Zeit errichteten universitären Einrichtungen in Frankreich unterscheiden.

INDEX

Index chronologique : XXe siècle

Index géographique : France, Paris, Île de France

Mots-clés : architecture scolaire, campus et cité universitaire, enseignement supérieur, Ecole centrale, Ecole polytechnique, HEC

AUTEUR

CHRISTIAN HOTTIN

Centre des Archives du Monde du Travail, Roubaix